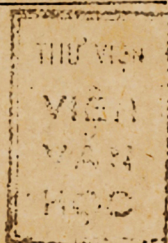


NAM PHONG

REVUE BILINGUE LITTÉRAIRE ET DE DOCUMENTATION GÉNÉRALE

Morale et religion



LES hasards de la publication ont amené simultanément sur notre table plusieurs ouvrages de polémique philosophique et historique contre certaines religions d'Extrême-Orient. Ils ne rentrent guère dans le cadre de cette revue, dont le but est de faire ressortir dans les livres soumis à notre examen, les faits ou idées propres à compléter et à préciser notre connaissance d'une époque, d'une œuvre, d'un homme, d'un épisode. Or les traités d'apologie ou de polémique ne comportent en général ni idées ni faits nouveaux.

Et puis, pourquoi faire de la polémique quand on peut employer beaucoup mieux son temps? Qu'il eût mieux valu présenter un historique précis des relations qui ont existé entre la morale et la religion! Par là, on retracerait un intéressant chapitre de l'histoire des idées et des mœurs et l'on réfuterait indirectement la prétention que peut avoir telle ou telle religion d'inféoder la cause de la morale à celle de son dogme et de sa hiérarchie. C'est là la seule polémique qui nous semble désormais convenir à une société où la liberté de penser est définitivement assurée. Et c'est ce que nous essaierons de faire dans les lignes qui suivent, d'après les travaux des savants français.

*
**

Si par morale on entend l'observation des règles qui favorisent l'adaptation de l'individu à son milieu social, il faut bien admettre que la morale est antérieure à la religion, voire à l'humanité, puisque l'altruisme se rencontre, du moins à l'état instinctif, jusque chez des animaux inférieurs. Mais, dans cette hypothèse même, on peut affirmer que la religion, dès son apparition, a concouru à fortifier, sinon à engendrer, le sentiment du devoir. Prenons les peuples placés au dernier degré de l'échelle sociale. L'individu s'y croit entouré de puissances surhumaines tour à tour hostiles et bienveillantes, qu'il s'efforce de se concilier par les procédés dont il a appris à se servir vis-à-vis des puissances humaines: la flatterie, la menace, les présents, les mauvais traitements. Homme et dieu ne poursuivent, en

somme, que leur propre bien. Toutefois, même les observateurs qui ont le plus insisté sur le caractère égoïste de cette religion rudimentaire, doivent reconnaître qu'elle tend à développer un élément essentiel de la morale : l'esprit de sacrifice, l'habitude d'échanger un bien immédiat et direct contre un bien plus considérable, mais indirect et plus éloigné. Il n'y a guère de peuples où la religion n'inspire des mortifications volontaires ; il n'y en a pas où l'on ne se prive du superflu et même du nécessaire pour faire des offrandes aux morts et aux dieux. Or, l'abnégation est la première condition de toute moralité.

En second lieu, la religion fortifie le principe d'autorité. On n'a pas trouvé jusqu'ici de peuplades qui ne regardent certains individus comme spécialement aptes à entrer en relations avec les puissances mystérieuses dont elles croient dépendre. Qu'il s'agisse de chefs, de sorciers ou de prêtres, une pareille croyance devait assurer à ces individus un ascendant considérable (cf. la notion du *Thiên-ti* dans les pays de civilisation chinoise).

En troisième lieu, ce n'est pas seulement entre les vivants que la religion établit un lien, mais encore entre les vivants et les morts. Si on admet parmi ses manifestations les croyances aux revenants, il est certain qu'elle constitue un frein contre l'abus de la force. Dans l'Amérique méridionale, les Toupis Guanaris racontent que les morts reviennent sous forme d'animaux pour punir ceux qui les ont maltraités. Chez les Dacotas, rapporte un auteur, la crainte des vengeances posthumes suffit souvent à empêcher le meurtre « avec autant de force, ajoute-t-il, que, chez nous, la crainte de la potence ». Des idées analogues prévalent parmi les peuplades des îles Polynésiennes.

En quatrième lieu, parmi les anciennes prescriptions religieuses, figure l'interdiction de toucher les choses qui appartiennent aux esprits ou de commettre les actes qui les offensent. C'est l'institution du *tabou*, qui a pris une si grande importance chez les Polynésiens, mais qui se rencontre, sous une forme plus ou moins développée, parmi tous les peuples connus. Plusieurs savants ont mis en lumière le caractère à la fois religieux et social du tabou. Celui-ci a fourni peut-être en dehors de la violence, le premier moyen d'assurer le respect de la propriété privée, — soit que l'on mette l'objet sous la garde des êtres surhumains par l'apposition d'un signe particulier ou par la célébration d'un rite symbolique, soit qu'on l'offre aux esprits, en s'en réservant l'usage. Appliqué aux personnes, le tabou peut devenir un mode de protection efficace pour les femmes, les enfants, les étrangers, les non-combattants. Les lieux d'asile et les « trêves de Dieu » ne sont, en somme, que des tabous indirects. Enfin, quand c'est au chef de l'instituer, il devient un puissant moyen de gouvernement, puisqu'il peut aboutir soit à la confiscation de la propriété désormais vouée.

aux dieux, soit à une véritable interdiction prononcée contre un délinquant.

En cinquième lieu, la religion intervient généralement pour sanctionner, à côté des prohibitions sacrées, un certain nombre d'usages traditionnels qui s'appliquent aux circonstances solennelles de la vie individuelle et sociale : la naissance, la puberté, le mariage, les semailles, la moisson, les changements de saison. L'origine de ces coutumes est attribuée tantôt aux ancêtres, tantôt à des divinités spéciales ; dans un cas comme dans l'autre, on ne peut s'y soustraire sans encourir la vindicte de leurs auteurs ou protecteurs surhumains.

En sixième lieu, la religion fournit à l'homme le moyen de se mettre dans l'impossibilité de travestir la vérité ou de manquer à sa parole. En général, les dieux des non-civilisés se soucient peu des mensonges que peuvent se faire leurs adorateurs. Mais il n'en est plus de même quand ils ont été pris à témoin de la vérité d'un récit ou de la sincérité d'une promesse. Désormais, c'est à la divinité que le parjure aura affaire, et les dieux ne pardonnent pas la violation des engagements qu'on a pris envers eux. Le serment apparaît avec ce caractère chez des peuples aussi arriérés que les Moïs, les Nègres, les Cafres, etc. Lorsque les puissances surhumaines sont ainsi devenues les garantes de la vérité dans les circonstances solennelles, elles finissent par acquérir la réputation de favoriser la véracité, de haïr et de réprimer le mensonge en toute occasion.

*
* *

Les considérations que je viens d'invoquer démontrent surabondamment que, dès ses débuts, la religion a agi comme force de consolidation morale. Vient maintenant le point de savoir si, tout au moins dans les limites de ses manifestations observables, elle ne poursuit point directement un but social ; en d'autres termes, si, même chez les peuples les plus incultes où l'on constate sa présence, elle n'a pas toujours rangé un certain altruisme parmi les obligations de ses fidèles. Je ne sais s'il y a des races chez lesquelles la religion a conservé, ou assumé, un caractère purement individuel. Partout, à côté des rapports que l'homme noue avec les esprits et les dieux pour y chercher des armes dans le combat de la vie, il semble exister des relations entre le clan ou la tribu, pris comme unité sociale, et certaines divinités considérées soit comme les fondateurs, soit comme les ancêtres ou les membres adoptifs de la communauté. Il n'est pas jusqu'aux Hottentots, où chaque tribu n'ait son esprit tutélaire. L'existence d'un culte commun est par elle-même un élément de cohésion, en ce qu'elle engendre forcément une certaine unité de pensée et d'action ; parfois même elle fournit un centre de groupement, comme on le constate chez les Ostiaques de la Sibérie où un

auteur rapporte que l'usage du même sanctuaire et le recours au même sorcier constituent un lien d'union entre les familles éparses. Est-il besoin de rappeler que si, chez les Hellènes, il y eut jamais un commencement de fédération, c'est le culte d'Apollon Delphien qui le leur offrit ? Plus d'un peuple a dû exclusivement à son culte national d'avoir gardé à travers les déchéances et les persécutions, la conscience de son unité ethnique. Parmi les peuples de culture chinoise et même parmi les non-civilisés, c'est surtout le culte des ancêtres qui tend à renforcer le lien social en maintenant chez ses fidèles la conscience de leur parenté ainsi que les sentiments de concorde et de solidarité qui en découlent.

Quelle que soit du reste l'origine des divinités, combien plus grande est leur influence morale, quand il s'agit non pas seulement d'un dieu adoré en commun, mais d'un dieu qui représente la communauté elle-même et s'identifie avec ses destinées ! Les dieux de la communauté en favorisent le maintien et l'extension, ne fût-ce que pour leur propre bien. Ils la protègent contre les attaques du dedans aussi bien que du dehors. Ils châtient donc les écarts et les défaillances internes susceptibles de le mettre en péril : le meurtre, la lâcheté, la trahison, la violation des coutumes. En supposant que cette intrusion de la morale dans les préoccupations divines soit le résultat d'un contact avec des peuples plus avancés, il n'en est pas moins établi qu'on trouve, jusque parmi les populations les plus arriérées, des puissances surhumaines qui punissent la violation des tabous et des coutumes en général. Parmi ces coutumes ont certainement figuré de bonne heure quelques obligations réciproques des membres de la communauté. Or, du jour où chacun croit pouvoir compter sur une protection surhumaine dans l'exercice de certains actes où la possession de certaines choses, il doit bien admettre que ses voisins jouiront d'une protection identique contre ses propres agressions, et ainsi pénètre dans l'esprit humain le germe de la maxime : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit ».

Cette conception de la morale, qui s'est dessinée de bonne heure chez les Egyptiens, les Indiens, les Perses, les Grecs, les Juifs et les Chinois, constitue le principe essentiel des religions éthiques. Celles-ci néanmoins ne franchissent pas d'emblée la démarcation qui sépare la morale nationale de la morale universaliste. Mais, quand on a reconnu le caractère universel de la divinité, il faut bien qu'on efface, au point de vue religieux, la distinction entre les citoyens et les étrangers ; seulement on exigera la conversion préalable de ceux-ci, comme nous le voyons chez les juifs et les musulmans. Seuls

le bouddhisme et le christianisme en sont venus à admettre, dans une mesure sérieuse, l'existence d'obligations morales qui dépassent les limites des cultes aussi bien que des races.

Cependant l'observation des faits nous apprend que le sentiment religieux finit toujours par secouer les entraves de la tradition pour remettre son éthique en concordance avec les besoins du temps. La science est actuellement émancipée de la théologie. Il est probable qu'il en sera de même un jour pour l'éthique, qui est une branche de la science, en tant qu'elle s'applique à formuler nos rapports nécessaires avec nous-mêmes et avec nos semblables. C'est d'ailleurs la conséquence forcée de l'évolution qui s'est poursuivie depuis l'origine dans la conception qu'on s'est faite de la divinité. Au commencement, les dieux ne cherchent que leur propre bien ; l'accomplissement des rites est le premier, sinon le seul devoir des hommes. Plus tard, la divinité exige, avec non moins d'énergie, que ses adorateurs se traitent réciproquement comme les enfants d'un même père. Enfin les idées qu'on se fait de la nature divine s'élèvent tellement au-dessus des limitations anthropomorphiques qu'on supprime dans les préoccupations de la puissance suprême tout vestige d'égoïsme et qu'on lui assigne désormais, pour unique but, de travailler à la réalisation du Bien. C'est déjà le principe qui s'affirme chez les prophètes juifs : « Qu'ai-je à faire de la multitude de vos sacrifices ? Cessez de faire le mal ; apprenez à faire le bien, recherchez la justice ». (Isaïe, I, 10—18).

La culture moderne ne fait que rentrer dans cette voie, quand elle revendique pour la raison le droit de formuler les principes de la morale. S'ensuit-il que cette morale, fondée sur l'immutabilité des lois naturelles, soit hostile ou même étrangère au sentiment religieux ? J'ai peine à m'imaginer une synthèse éthique plus grandiose et plus profondément religieuse que la conception ultime de la philosophie contemporaine, quand celle-ci, s'appuyant sur le principe de l'unité universelle, proclame l'existence d'une société régie par une même loi. L'homme, se prenant comme point de départ, voit aussitôt se dérouler, comme en autant de cercles concentriques dont le dernier s'ouvre sur l'infini, toute la série de ses rapports nécessaires avec ses proches, ses concitoyens, l'humanité, toutes les créatures terrestres, voire — pour emprunter les termes de Guyau — avec ses frères extra-terrestres, possibles et idéaux, nés ou à naître....

UNG-HÔE



Indépendance et Domination



par HAN-THU

Il se passe tout près de nous des événements qui méritent d'être suivis de près pour les enseignements qu'ils contiennent. En Chine, le mouvement en faveur d'une « vie nouvelle » continuant à se développer sous l'impulsion de Chang kai Chek et des dirigeants de Nankin, semble être une leçon concluant à la puissance que possèdent, pour diriger un peuple, les forces morales recelées dans les doctrines et les façons de vivre qui ont leurs racines au plus profond du passé de la collectivité. Je me suis plu, en marge de cet exemple, à rappeler, au cours d'une conférence, dont la publication s'achève dans le dernier numéro du *Nam-Phong*, quelques principes que je crois utiles de proposer, même s'ils n'ont rien de très nouveau ou de très original, à la réflexion de tous. Voici qu'un coup d'œil sur les îles Philippines, dont l'indépendance récemment reconquise a fourni matière à de nombreux articles dans nos journaux, rappelle à d'autres aspects non moins significatifs que prennent certains problèmes anciens dans le monde actuel. Serait-il vrai que de plus en plus, les forces économiques vont commander aux forces morales à l'époque où nous vivons ? Serait-il vrai que bien souvent, là où les hommes aspirent à l'indépendance, les choses au contraire, inclinent à reconnaître qu'elle ne sera bientôt peut-être qu'un mythe à la surface de la terre ?

En dépit de tendances de certains chefs ou de certaines nations, le règne serait-il venu de l'interdépendance, de la coopération, de l'union des peuples ?

La fameuse indépendance des îles Philippines à l'heure actuelle est regrettée, voire maudite, par plus d'un Philippin, même parmi les chefs qui, naguère, la réclamaient avec le plus de chaleur et de conviction. Ils aspirent maintenant à rentrer dans la domination des Etats-Unis d'Amérique ; ils ne souhaitent et ne rêvent que de pouvoir comme autrefois graviter dans son orbe ; et il est piquant de voir les Etats-Unis rester froids et énigmatiques devant les appels passionnés qui leur viennent de Manille...

Les grands chefs nationalistes des Philippines ne demandent pas mieux maintenant que de redevenir en somme une colonie de la puissante république nord-américaine. Reconnaissons-leur du moins le mérite de la franchise, et du souci des réalités. On a pu lire récemment, dans le grand discours prononcé le 6 Août par M. Luz, cet aveu dénué d'artifices :

« Par une cruelle ironie du sort, c'est nous autres, Philippines, à qui la communauté économique a été imposée naguère par la force, qui supplions maintenant les Américains de la conserver, et précisément au moment où une minorité agissante force, aux Etats-Unis, l'Administration à l'abandonner ».

C'était pourtant le même orateur qui, lors des menées nationalistes, a été réputé pour son ardeur à défendre la thèse de l'indépendance « une et indivisible ». C'est de lui qu'est cette magnifique apostrophe que les Philippins acclamèrent passionnément et qui passera sans doute à la postérité :

« Les Iles Philippines seront peut-être un enfer quand elles seront libres, mais plutôt vivre dans un enfer que dans les chaînes ! »

Cette fierté, en soi, mérite la sympathie et même l'admiration. Mais la réalité, plus terre à terre, oblige l'opinion publique philippine à faire des constatations comme les suivantes que nous détachons d'un des derniers numéros du *Manila Daily Bulletin* :

« Il est maintenant bien connu que lorsqu'on laissait les Philippins parler à leur aise de « libre détermination, d'amour de la liberté, d'accomplissement de la promesse américaine », certains groupes voyaient un avantage politique et économique à faire cause commune avec eux... A présent, il est sans doute moins agréable de ramener la discussion des hautes cimes des aspirations nationales, sur le froid terrain des réalités économiques... Il y a très peu de temps encore un Américain qui aurait osé dire que les Iles Philippines ne survivraient pas à leur indépendance, aurait aussitôt été traité d'impérialiste et d'oiseau de mauvais augure. Le tableau a bien changé. Ce sont maintenant les chefs philippins les plus distingués et les plus patriotes qui insistent pour que l'on assure l'avenir économique du pays et non seulement son avenir politique... La réciprocité économique est le « big job » qui incombe actuellement aux chefs philippins. C'est à eux de faire les avances. Le

plus tôt sera le mieux. Qu'ils agissent d'abord : ils parleront ensuite... »

De fait, les chefs philippins agissent et font des avances, on ne saurait leur reprocher le contraire. Dans son discours du 20 juillet, qui marquera bientôt une date et un nouveau tournant de l'histoire de l'Indépendance des Philippines, le Président Quezon a publiquement reconnu la nécessité d'une nouvelle conception de cette indépendance, qui n'est pas loin d'être le désaveu complet de l'intransigeance nationaliste en honneur il y a encore quelques mois. A la suite du Président, les personnalités les plus en vue, les chefs les plus notoires dans le domaine de la politique comme dans celui des affaires, vinrent se ranger : M. Luz, conseiller du Gouverneur Général des Philippines que nous avons déjà cité, M. Gomez, Sous-Secrétaire d'Etat aux Finances, M. Arenata, député à la Constituante, M. Alunan, Président de la « Sugar Association », M. Hauserman, le roi des mines d'or, ainsi que la grande maison américaine d'importation « Pacific commercial company », se sont inscrits comme promoteurs du mouvement dont le but est d'aboutir au maintien du « free trade » entre l'Amérique et les Iles Philippines.

La même ardeur naguère mise à poursuivre l'indépendance se dépense maintenant pour arriver à la pratiquement annuler. Il s'agit, même après l'expiration du Commonwealth, d'obtenir la continuation de la dépendance douanière où les Philippines se trouvaient par rapport à l'Amérique. La rupture de la communauté douanière équivaldrait presque à la mort économique des Philippines ; on s'explique ainsi la campagne de vaste en-

vergure déclanchée tant dans la presse que dans les milieux politiques, les nombreux articles, discours causeries par T.S.F., les déclarations solennelles des hommes en place, les banquets ayant pour but d'amener l'opinion philippine à accepter cette évidence : qu'il faut tout faire pour garder le lien avec les Etats-Unis. L'activité pour le *free trade* ne se limite pas au seul territoire des Philippines ; comme pour qu'il y ait un contrat il faut le consentement réciproque des parties, rien n'est négligé pour persuader les Américains que leur intérêt bien compris est de conserver le marché philippin, que toute opinion contraire est une contre-vérité, et qu'au surplus, les Iles Philippines sont disposées à toutes les concessions.

La campagne bat son plein. Aux dernières nouvelles qui sont parvenues des Philippines, le 6 août dernier, à l'issue d'un banquet de 300 couverts qui a réuni les principaux hommes politiques et négociants de Manille, il a été décidé de fonder une association, « La Philippine American trade association » pour développer une action intensive en Amérique en vue de rendre l'opinion publique américaine favorable au « free trade ». Le 13 août, dans un numéro spécial de 48 pages, appelé « le Reciprocity supplement », le *Manila Daily Bulletin* défend le « free trade » et en démontre l'absolue nécessité même après l'octroi de l'Indépendance complète. Tous les grands journaux, même ceux qui auparavant faisaient montre du nationalisme le plus entier ou le plus agressif, sont maintenant d'accord sur la thèse du *Manila Daily*.



« *Free trade* » et « *reciprocity* » sont les deux mots qui, à l'heure actuelle, résu-

ment et dominant le destin économique des îles Philippines, c'est-à-dire, pour un peu, son destin tout court : *primum vivere*, et la crise serait infiniment grave qui résulterait de la suppression du libre échange entre les deux pays à l'expiration du Commonwealth.

Cependant, il n'apparaît pas que sur les significations à donner aux termes, les Philippines aient le souci d'apporter toute la précision désirable. Beaucoup de journaux se servent des deux termes comme s'ils avaient la même signification, alors que la nuance qui les sépare est de toute importance. Peut être est-ce cette importance même qui fait que les Philippines volontairement, veulent rester dans l'indécision ou la pénombre : à la pleine lumière, trop d'inquiétudes en effet barraient l'horizon.

Un facteur mérite d'être considéré : le Japon, le Japon qui a de gros intérêts engagés ou en perspective dans l'Archipel, et qui suit avec une attention vigilante l'évolution de la campagne douanière, prête à élever lui aussi la voix, car ce seraient les marchandises nipponnes qui feraient les frais de l'accord commercial entre philippins et yankees.

Ce serait l'éventualité que réaliserait le free trade ou communauté douanière, si le nouveau tarif philippin fait de l'Archipel un marché réservé pour l'industrie américaine, une sorte de chasse gardée, en frappant de droits élevés les marchandises étrangères et particulièrement les marchandises japonaises.

Que va-t-il donc sortir de l'agitation actuelle des îles Philippines pour se cramponner aux Etats-Unis dont ils avaient cru pouvoir se libérer ? Communauté douanière ? Ce serait la continuation pratique du Commonwealth, qui n'aurait

rien de compatible avec l'octroi de l'indépendance, mettant les Philippines dans la situation de dominion ; le Japon certainement ne laisserait pas passer un tel faux-semblant sans protester, et l'Archipel en ce cas, ne saurait être neutralisé. — Traité de réciprocité ? C'est la solution commandée par la logique. Le Japon serait alors mis en demeure ou de perdre le marché philippin, ou d'adhérer au cartel économique proposé par le *Bain Trust* américain dont le plan d'ensemble pour la réorganisation économique du monde, empreint de hautes ambitions et d'une largeur de vue inusitée, est dans la tendance libérale qui aboutit à la négation du protectionisme. Or la lutte pour l'abaissement de toutes les barrières douanières est en contradiction trop nette avec la politique économique de l'Empire nippon pour qu'il accepte facilement l'adhésion à un plan général dont au surplus l'inspiration est américaine et l'application demeurera sous le contrôle américain. Il y aura là une cause nouvelle de conflit possible sur les rivages du Pacifique. Mais les consuls veillent et Washington consciente du

danger n'examinera le projet de tarif philippin qu'après un examen minutieux.

Au reste, là n'est pas, du moins pour nous, l'intérêt de la question de l'indépendance des Philippines. La matière à nos réflexions est le simple fait du revirement actuel de l'opinion qui a obligé les nationalistes philippins à changer leur fusil d'épaule. La preuve est faite une fois de plus que la liberté est un idéal auquel il n'est pas permis d'accéder prématurément en brûlant les étapes, qu'elles soient économiques ou politiques : et il faut bien que les peuples en prennent leur parti. La preuve serait-elle faite également que dans le monde moderne, le mythe de l'indépendance est d'une manière générale, destiné à recevoir de cruels démentis, la vérité étant plutôt dans l'acceptation de réalités qui invitent les hommes à de fécondes collaborations.

Quel philosophe, quel sociologue doublé d'un économiste, écrira-t-il un essai sur *l'Evolution des idées de liberté et d'indépendance dans le monde moderne* et sur *la Subordination de la politique à l'économie en notre temps* ?

HÀN TRU



Progrès et Tradition



On trouvera peut-être banal les idées qui vont être exposées. Rien n'est plus urgent cependant, pour notre avenir spirituel, que d'en prendre ou d'en reprendre conscience. Peut-être est-ce la marque caractéristique des vérités, que leur apparence de banalité. Ne craignons donc pas de manquer d'originalité et penchons-nous sur un vieux problème...

Personne ne conteste plus de nos jours les bienfaits de la civilisation européenne. Le temps est révolu où nos vieux lettrés, s'enfermant derrière les bambous de leur village, restaient sourds ou indifférents aux appels du modernisme. Les merveilles de la science frappent l'imagination de tous : la vie intense de la ville, les produits manufacturés sur lesquels se ruent nos compatriotes, le spectacle des usines bourdonnantes d'activité, l'animation des routes et des fleuves... tout proclame la puissance de l'Occident. Ces progrès sont tellement évidents qu'il devient banal d'en parler.

Il ne serait pas cependant superflu d'en marquer l'importance et la nature. Ce qui mérite le plus en effet dans l'évolution actuelle, de retenir l'attention, ce ne sont point ces changements matériels, palpables, mais plutôt les transformations profondes qui se sont opérées dans l'âme des jeunes, je veux dire le parfait dédain qu'ils professent pour tout ce qui est ancien, et leur engouement aveugle pour tout ce qui est nouveau. La nouvelle génération n'apprécie pas seulement

le confort moderne, mais aussi la supériorité intellectuelle et morale des protecteurs. Fiers de boire à la coupe du Nouveau-savoir, le peuple d'Annam comprend enfin ce qu'il n'a pas voulu reconnaître jusqu'ici : en dehors de la science, les Occidentaux ont aussi une culture et une morale tout aussi belles que les nôtres. Personne ne se montre réfractaire à l'esprit nouveau. Le mot de Kipling : « L'Orient est l'Orient, l'Occident est l'Occident » cesse d'être vrai. L'Europe et l'Asie se donnent la main dans nombre de domaines. Si jadis notre pays a bien vu se dessiner deux courants d'opinion nettement opposés, l'un portant les jeunes vers l'imitation de l'Occident, l'autre retenant les vieux dans les anciennes formes de vie, d'un côté, les progressistes ; de l'autre, les conservateurs, aujourd'hui le premier courant l'a emporté sur le second et les traditionalistes les plus intransigeants ont définitivement abdicqué. Du fond de leur retraite, les rares survivants de l'ancienne école, eux-mêmes convertis, voient d'un œil réjoui, leurs enfants et petits-enfants se précipiter dans les écoles françaises. Nous n'assistons plus comme auparavant à la « querelle des anciens et des modernes ». Mais, voilà qu'un nouveau problème d'une particulière gravité surgit et travaille sourdement l'imagination des jeunes. Problème d'adaptation, de conciliation, de dosage. « Qu'il est difficile d'être un Annamite d'aujourd'hui ! »

..

Nous sommes à un tournant difficile de l'histoire. Tous sentent la nécessité de suivre l'Occident. Mais jusqu'où ? C'est ce qu'il importe de savoir. C'est l'incertitude sur ce point capital qui explique le déséquilibre moral dont souffre depuis ces dernières années la jeunesse du pays. Nous assistons à une véritable crise morale autrement profonde autrement douloureuse que la crise économique mondiale. Impatients de secouer le joug du passé un grand nombre de nos compatriotes croient devoir brûler les étapes en rompant délibérément avec les traditions. Pour s'adapter sans plus de retard aux temps nouveaux ils emboitent franchement le pas à leurs éducateurs. Malheureusement ils ne sauraient du jour au lendemain faire table rase de nos us et coutumes pour sentir et penser tout comme les Occidentaux. L'hérédité pèse sur eux de tout son poids. Incapables d'imiter les protecteurs et oublieux des vieilles disciplines, ils deviennent des étrangers dans leur propre pays. Sans principe et sans expérience, ils se conduisent à l'aventure, tels des bateaux sans boussole sur une mer houleuse. Ce sont ceux-là que la société annamite range dans la catégorie des « tch dâm » et qu'un écrivain français a appelé dédaigneusement du mot fameux « déracinés ».

Peut-être n'est-il pas superflu de répéter quelques évidences : Non, il n'est ni possible ni souhaitable de faire fin de nos mœurs patriarcales. Les traditions constituent en quelque sorte un trésor d'expériences accumulées par les ancêtres. Ce serait folie de ne pas y puiser. Que de belles et nobles coutumes ! Le respect de la famille, la piété filiale, le culte des ancêtres, l'amour de la patrie,

l'héroïsme qui a fait la valeur d'une Trung-Trac ou d'un Hung-Dao, la passion pour l'étude, voilà quelques-unes des plus solides qualités de la race. Devrions-nous laisser disparaître un si riche patrimoine moral ? Pourrions-nous détruire le vénérable édifice social laissé par nos aïeux, dans l'espoir d'en construire un autre plus beau ? Ce serait lâcher la proie pour l'ombre : chercherait-on à démolir une vieille maison avant d'avoir les matériaux nécessaires pour en construire une nouvelle ?

Le traditionalisme bien compris, peut, au reste, faire la force d'un pays. Il constitue l'unité d'une nation, en mêlant et confondant les diverses générations. Un peuple sans tradition est comme un individu sans caractère. La France si ouverte au progrès, est animée du plus précieux esprit conservateur : Malgré les doctes enseignements de ses philosophes et les théories les plus séduisantes édifiées par des moralistes contemporains, elle ne cesse de puiser des leçons de sagesse et d'expérience dans la doctrine de Platon et d'Aristote. Plus près de nous, le Japon n'a point rejeté ses mœurs patriarcales pour se mettre à l'école de l'Europe. Il conserve jalousement certaines de ses coutumes. Ne tient-il pas en honneur la morale de Confucius ? Au dire d'un voyageur, « dans presque chaque famille, on trouve des classiques du Sage ». Dans les écoles, les maîtres « choisissent généralement pour les examens, des sujets dans les adages » du philosophe. Le respect des traditions donne d'ailleurs à la politique d'un peuple, une stabilité et une continuité sans lesquelles rien de grand ne pourrait se concevoir.

Quelle doit donc être notre attitude, du moment qu'il faut, d'une part ne rien

laisser perdre de nos belles et nobles coutumes, et de l'autre savoir profiter de la civilisation occidentale ? Que devons-nous faire pour concilier l'esprit de progrès avec le respect des traditions ? Telle est, à l'heure actuelle, la question qui se pose. La résoudre, c'est donner aux jeunes gens des principes déterminés, des règles précises qui les guident dans bien des circonstances difficiles comme dans la conduite ordinaire de la vie ; c'est contribuer, dans une certaine mesure, à faire disparaître ce malaise moral dans lequel se débattent nos compatriotes.

..

Il convient, pour résoudre ce problème complexe, de distinguer quatre points de vue différents. En ce qui concerne le bien-être matériel, nous pouvons nous fier à notre instinct d'imitation. Il n'y a aucun mal à ce que nous aimions l'air et l'eau, éléments réputés naguère hostiles et malfaisants. Il n'y a pas de danger non plus, si nos moyens le permettent, à nous faire construire des maisons vastes et spacieuses, exposées au vent et à la lumière... Sans nuire en rien à notre dignité, nous pouvons faire du sport : courir, sauter, vivre au grand air, exécuter de ces mouvements qui, en même temps qu'ils nous distraient, nous donnent force et santé. Nous pouvons en un mot imiter en tout ce qui fait notre existence plus belle, plus large et plus intense... Certes, il existe toujours de vieux lettrés idéalistes qui professent du mépris pour le confort moderne et continuent malgré l'ambiance, à vivre la vie de nos pères. Mais ceux-là ne constituent qu'un nombre infime. L'immense majorité au contraire, apprécie le bien-être à sa juste valeur.

Il en est de même de tout ce qui touche au domaine de l'intelligence. Les vérités scientifiques qui s'adressent à notre entendement, peuvent être acceptées par tous les hommes, elles déterminent assez facilement ce que les philosophes appellent la convergence mentale. Les lois établies par les savants sont universelles. La vapeur d'eau, l'électricité, le radium, trouvent leurs applications dans toutes les parties du monde. Les livres qui nous instruisent, les pensées d'un Pascal comme les rêves d'un Rousseau, l'ironie d'un A. France ou le relativisme d'un Einstein, tout doit contribuer à notre formation intellectuelle. Pour être un homme cultivé, il faut avoir vécu dans l'intimité des auteurs européens, et ne point ignorer ces grands problèmes mondiaux qui constituent comme la trame de la vie moderne. Pour avoir dédaigné le Nouveau savoir, nos aïeux ont contribué pour une large part à briser l'essor du pays vers le progrès...

Quand nous passons, au contraire, dans le domaine de l'art, nous pénétrons comme dans un monde nouveau baigné d'une atmosphère quasi mystique. Nous croyons voir surgir devant nos yeux rêveurs des pagodes aux toits cornus, des palais décorés de dessins et de sculptures, des bas-reliefs où de curieuses chimères volent au milieu des nuages d'or, des perrons ornés de caïmans et de nénuphars... Mille images chatoyantes, mille visions radieuses défilent dans notre mémoire. Comme cet art convient à nos goûts et parle à notre âme ! Il éveille en nous de profondes et douces émotions. Ce héron debout sur une tortue symbolise si bien à nos yeux une vie longue et heureuse ; ces chauves-souris déployant leurs ailes constituent si bien

L'image du bonheur ! Et ces temples qui se dressent, discrets ou imposants, à l'ombre des arbres, au milieu d'immenses rizières, ne jouent-ils pas pour nous le rôle d'une Fontaine de Jouvence ? Un de nos compatriotes souffre-t-il d'un deuil, d'une déception, d'un malheur ? Il s'empresse de venir dans ces maisons de Dieu, brûle un peu d'encens sur l'autel chargé d'offrandes, récite une ardente prière, et après un moment de court repos à l'ombre de ces sanctuaires, en sort rajeuni et consolé. Les chefs-d'œuvre de l'art européen peuvent paraître sublimes, beaux, admirables : ils peuvent être chantés par des prosateurs de talent et des poètes de génie ; ils nous saisissent peut-être par leur grandeur ou leur grâce, l'harmonie de leurs lignes ou l'éclat de leur coloris ; leurs photographies s'étalent dans nos livres, décorent nos bibliothèques. Mais ils ne nous rappellent aucun souvenir et ne disent rien à notre cœur. Ce qui est vrai pour l'art l'est également pour la littérature : Qui de nous ne connaît pas le beau poème dans lequel le plus grand poète lyrique français V. Hugo pleure la défaite de Waterloo ? Cet émouvant chef-d'œuvre se trouve dans les « morceaux choisis » Et pourtant quel sens peut bien avoir pour nous le mot : « Il neigeait » ? Ce vocable, combien évocateur pour une imagination européenne et qui, dans la pièce, revient toujours comme un refrain désespéré, n'éveille pourtant en nous aucun écho. Seuls les sentiments et idées semblables aux nôtres sont pleinement goûtés. Écoutons plutôt ces vers :

*« Oh ! Que de vieux parents qui n'avaient plus qu'un rêve,
Sont morts en attendant tous les jours
sur la grève*

« Ceux qui ne sont pas revenus ! »

Comme nous sentons la souffrance de ces vieillards, nous qui regardons la piété filiale comme le premier des devoirs. Pour les mêmes raisons, le discours de Pasteur où le savant évoque le souvenir de ses chers disparus, nous émeut comme une prière. Que devons-nous en conclure, sinon que chaque peuple a ses goûts et son tempérament. Le beau n'est pas conçu de la même façon sous tous les climats.

Ne faut-il pas dès lors conserver ce qui constitue notre originalité, notre caractère national ? On ne saurait impunément copier les arts européens. Déjà certains de nos ébénistes, pour faire du nouveau, fabriquent des meubles d'un style hétéroclite où des décorations locales se trouvent mêlées à des motifs empruntés à l'Occident. Quoi de plus désespérant que de trouver des dragons s'enroulant sur des bras d'un fauteuil Louis XV ? Verrait-on un jour des colonnes grecques dans l'intérieur de nos temples ? Heureusement, l'École des Beaux-Arts de Hanoi travaille à restaurer les goûts et les mœurs locaux, à les épurer de tout apport profane.

Que dire enfin du point de vue moral et social ? Chaque peuple n'a-t-il pas, ici encore, ses coutumes qui lui conviennent et qui constituent en quelque sorte, son caractère, son âme ? Ainsi chez les Occidentaux, la morale se base sur le respect de l'individu. L'Européen aime à agir seul, à vivre une vie originale, personnelle. L'homme n'est pas comme chez nous une cellule de la famille, une portion du groupe social. Dans la cité jaune, au contraire, nous sommes pour les mœurs patriarcales, et ces usages doivent nous convenir : ils ont constitué, à

travers les siècles, la force de nos familles et la vitalité de notre race. L'état social, lui aussi, ne saurait être le même sous tous les climats. Si les Américains et les Européens sont de tendance démocratique, nous aimons au contraire la hiérarchie. Regardons plutôt la Chine : Pour avoir démoli son édifice social, pour avoir semé sur son sol des idées nouvelles peu compatibles avec ses goûts et ses aspirations, ce pays a mis à feu et à sang son vaste territoire. Il a provoqué des troubles sans fin dans lesquels il se débat à l'heure actuelle sans pouvoir en sortir. Ces derniers temps, il paraît reconnaître enfin son erreur : le « mouvement de la nouvelle vie », récemment inauguré par le général Chang Kai-Chi, ne semble-t-il pas indiquer un retour vers de vieilles disciplines ? Combien nous paraît plus sage et plus avisé, le petit peuple japonais qui, malgré sa modernisation, reste inébranlablement attaché à ses traditions et à la monarchie.

Comme on le voit, nous pouvons, dans les grandes lignes et sans inconvénients, nous montrer innovateurs dans le domaine physique et intellectuel, mais rester au contraire traditionalistes en ce qui concerne le sentiment, c'est-à-dire les œuvres d'art et les institutions politiques et sociales...

Est-ce à dire cependant qu'il faille conserver sans contrôle, ni discernement, tous nos us et coutumes ? Doit-on, pour éviter toute erreur, ne rien modifier de l'édifice moral et social laissé par nos aïeux ? Faut-il garder, comme des reliques, tous ces préjugés et superstitions qui fleurissent à profusion dans nos campagnes, à l'ombre de diverses religions ? La croyance aux esprits malfaisants, cer-

tains procédés étranges et puérils de guérir les maladies, l'usage des objets votifs, la crainte absurde des morts, les mariages précoces, les cadeaux de nocce trop onéreux, les funérailles trop solennelles..., tout cela comme tant d'autres erreurs non moins regrettables, n'est-il pas à bannir des mœurs du pays ?

Et puis, tout est-il parfait dans notre système d'éducation ? Notre morale provoque, certes, l'admiration des Européens eux-mêmes. Elle nous enseigne, certes, les plus hautes vertus : l'amour de la patrie et le culte des ancêtres, la bienveillance et l'abnégation, la patience et le sacrifice... Mais, n'est-elle pas un peu trop négative et pourtant incomplète ?

Ne nous faut-il pas des qualités plus positives, moins nobles peut-être mais plus conformes aux temps nouveaux et aux exigences de la vie moderne : Energie, fermeté, esprit d'initiative, goût de l'effort, amour de l'imprévu et du danger... « Lorsque l'Annamite est séparé de sa famille et de son milieu, dit M. Bois, professeur de philosophie, — lorsqu'il est isolé, il est désemparé, car il n'est pas habitué à vivre seul. Il ne possède pas un caractère assez solidement formé. Il ne sait pas assez réfléchir par lui-même ». L'assertion, pour exagérée qu'elle soit, n'en renferme pas moins une part de vérité.

Sommes-nous donc en contradiction avec nous-mêmes ? Evidemment non, tout en restant conservateurs, nous pouvons introduire dans nos mœurs, des modifications de détail, légères, prudentes, progressives. Le vénérable édifice bâti par nos pères, nous n'avons pas le droit de le démolir, mais rien ne nous empêche de le réparer pour le rendre plus solide, plus beau, plus conforme aux besoins des temps nouveaux.

Une autre précision semble également nécessaire: Faut-il, dans le domaine physique et intellectuel, faire table rase du passé, tout détruire du jour au lendemain pour adopter tels quels, les apports nouveaux venus de l'Occident? Non — Nous comprenons trop le danger de cette modernisation aveugle et hâtive pour ne pas la flétrir. En toute innovation gardons-nous de brûler les étapes. La nature elle-même ne fait pas de bonds. Malheureusement, nous avons trop de tendance, dans la pratique, à nous laisser emporter par notre enthousiasme juvénile; nous ne savons pas, ô Valéry, qu'il faut, dans l'attente de tout progrès, nous dire sans cesse :

*Patience, patience,
Patience dans l'azur.
Chaque atome de silence
Est la chance d'un fruit mûr.*

La vie, aujourd'hui, va à une cadence vertigineuse. On s'est mis trop vite peut-

être à imiter en tout les Européens. Une rupture d'attelage s'en est suivie. Il faut renouer le fil, unir nos efforts dans la recherche d'une nouvelle voie à suivre, de nouveaux remèdes contre le mal nouveau.

Que d'erreurs n'évitera-t-on pas, si chacun sait ainsi tirer profit des deux civilisations. Les morales des deux peuples, français et annamites, pourront se fusionner, se compléter pour constituer une autre meilleure, et plus conforme à nos aspirations. L'Indochine sera, selon le mot de M. Vayrac, « le laboratoire » où se prépare « la réconciliation de l'Orient et de l'Occident ».

Et le jeune Annam, plus clairvoyant et plus conscient de ce qu'il vaut, marchera d'un pas lent mais sûr vers une destinée meilleure.

DA-THANH



Sur le plan social :

Une évolution des mœurs



La question a pris naissance avec les premiers balbutiements de la presse annamite et la formule, à force d'être répétée, est devenue si banale que, vidée de son sens réel, elle ne produit plus aucun retentissement dans les âmes. En matière sociale cependant, il ne faut pas craindre de revenir quelquefois sur des thèmes anciens : tant que notre société n'a pas dépassé le stade où elle piétine, les mêmes besoins tourmentent les esprits et les mêmes problèmes se posent et doivent être résolus.

On a beaucoup parlé de l'évolution de nos mœurs parce qu'elles constituent dans le concert moderne des anachronismes paralysants ; mais depuis quelques années, aux heures de détresse et d'espoir, l'œil est tourné vers les réformes politiques et administratives, comme si, panacée divine, celles-ci pouvaient se faire, abstraction faite de toute matière humaine. Sous peine de faire naître de cruelles déceptions, il faudrait proscrire cette croyance en la toute-puissance des textes, et graver dans les esprits que le vrai rajeunissement de l'Annam réside en premier lieu dans cette rénovation des mœurs et coutumes dont certaines enchaînent nos villes et nos campagnes.

..

Duclos a dit quelque part : « Les mœurs, plus que les lois, font et caractérisent les nations ». Et l'histoire fournit

des exemples nombreux qui montrent l'inanité des réformes politiques ou administratives effectuées sans modification préalable de la mentalité de la foule. Avec la spontanéité d'un réflexe et la force de l'instinct de conservation, celle-ci oppose aux meilleures intentions du législateur une force d'inertie décevante. Les plus beaux instruments sont détournés, dans la pratique, de leur but, et les mœurs arrivent vite à imprimer aux applications de la loi leur cachet propre, celle de la routine et de la corruption. Comme exemple, je ne cite que cette réforme de la commune tonkinoise, datant depuis peu. Au lieu du vieux conseil des notables, on trouve dans chaque village un conseil communal qui serait destiné à seconder le maire du village et à procéder à des réformes opportunes dans la communauté. Cette institution a donné des résultats peu encourageants : à ce conseil nouveau continuent à siéger des éléments anciens et nos villages ont résisté à toute évolution. Exemple frappant qui montre comment une réforme qu'on a voulu profonde, a été réduite à un simple changement d'étiquette par des usages surannés.

S'il ne fallait que de bonnes lois pour changer la vie d'un peuple, d'un trait de plume, les gouvernants des peuples arriérés auraient pu leur faire gagner des siècles et, du jour au lendemain, les

élever au rang des peuples les plus avancés. Les Chinois seraient ainsi plus libres et mieux organisés que les Anglais ou les Français, car les institutions politiques de la Chine ne sont pas, objectivement, plus mauvaises que celles de la France ou de l'Angleterre. Bien au contraire. Les peuples de vieille civilisation qui entrent récemment en contact avec l'Occident se hâtent souvent d'adopter ce qu'on peut appeler les « quintessences » de la science et de la pratique politique et juridique occidentales. Disposant d'un terrain vierge, débarrassé des vieilles organisations, ils cherchent toujours à y transplanter les plus belles plantes du jardin européen. Mais l'expérience est vite faite : cette matière humaine, cette mentalité propre à chaque peuple dont on fait abstraction dans cette œuvre de construction ne se laisse pas oublier impunément. Elle alimente ces plantes de sa sève particulière et font naître des fruits amers.

..

Il paraît maintenant acquis, démontré scientifiquement que ce facteur variable qu'on désigne sous le nom vague de mœurs (mœurs électorales, gouvernementales, administratives ou sociales) constitue, en dernière analyse, le grand coefficient de toutes les équations politiques et administratives. Selon le cas, il les annule ou en multiplie la valeur. De cette importance des mœurs, des esprits timorés — et il est triste d'en constater la multiplication dans la jeunesse intellectuelle — concluent bien vite à une « politique d'attente ». « Le résultat de nos efforts, disent-ils, sera conditionné par les mœurs. Or les mœurs évoluent lentement. » Il faudrait ajouter, pour compléter leur pensée, cette conclusion qu'il ne

faut rien tenter et opposer à toute tentative, dans quel ordre que ce soit, un scepticisme dédaigneux. Si la réflexion et l'expérience ne conduisaient qu'à ce fatalisme dissolvant, combien serait préférable l'idéologie des disciples de Rousseau : elle aurait au moins le mérite de nous pousser à prendre quelque initiative et, au lieu d'ajouter à l'inertie du milieu social une autre inertie, celle de notre esprit — à opposer à la première quelque tentative de l'action.

Mais la solution paresseuse de l'attente ne déçoit en réalité que d'une fausse conception du progrès en général et de l'évolution des mœurs en particulier. Si, en effet, l'histoire montre que la société évolue et ne révolutionne pas, il n'est pas dit que, dans son évolution, elle conserve toujours le même rythme. En un certain sens, on peut même affirmer que le progrès ne se fait ou au moins ne se manifeste jamais que par à-coups. On ne peut nier que certains peuples ont parcouru, en cinquante ans, beaucoup plus de chemin qu'ils ne l'avaient fait en mille. Et si l'on veut concrétiser l'évolution humaine par une image concrète, peut-être devrait-on assimiler le courant social à un fleuve qui tantôt s'étale et s'endort au milieu d'une plaine, tantôt se précipite, furieux, à travers une gorge ou à la sortie d'une vallée. Sans doute, cette accélération, qui succède quelquefois à la lenteur traditionnelle, a ses causes profondes dans ces idées qui s'infiltrèrent peu à peu dans la masse ou dans ces conditions économiques qui varient. Mais, en matière de mœurs il est difficile de distinguer les vraies croyances des simples survivances du passé : on ne sait jamais si tel ou tel peuple est mûr pour telle ou telle réforme et il n'est jamais trop tôt de commencer.

L'expression « Brûler les étapes » ne désigne donc ni une impossibilité physique, ni une impossibilité sociale, à condition qu'on l'applique au domaine des mœurs et qu'on sache s'y prendre. Les grandes aventures historiques peuvent se présenter et se sont présentées plus d'une fois dans l'histoire ; mais toujours est-il qu'une propagande méthodique et rationnelle les a précédées et a vidées les vieilles croyances et vieux usages de leur contenu sentimental pour les transformer en des formes prêtes à être emportées par une secousse sociale ou à être écartées par un trait de plume du législateur.

Mais nous arrivons à cette question délicate : comment hâter la rénovation de nos mœurs.

*
*
*

De tout temps, on a mis en relief l'importance de la diffusion de l'instruction et des méthodes rationnelles de l'éducation. Ce remède de grande portée mais à effet retardé présente cependant un grave inconvénient : il suppose la perte d'une génération, celle des hommes dont l'éducation est finie et les idées arrêtées ; mais cette armée de réfractaires léguée par le passé, arrête, dans son immobilisation et sa résistance, la majorité d'une autre génération, celle de leurs descendants immédiats qu'on a raison de qualifier de "sacrifiés" !

Voulant aller plus vite, à certaines périodes de l'histoire des dictateurs ont essayé, par des décrets et des règlements, d'imposer au peuple des changements. Mais ni les oukazes d'un Pierre le Grand, ni les décrets d'un gouvernement révolutionnaire de Nankin n'ont réussi à vaincre l'inertie et la routine des Russes ou des Chinois. Ces résolutions ont certes une certaine *valeur symbolique* : elles

marquent la ferme intention de la part des gouvernants de rompre avec un passé anachronique, et peuvent quelquefois soulever un enthousiasme national. Mais il ne faut jamais s'illusionner sur leur efficacité réelle : effectués sans éveiller aucun écho dans l'âme du peuple, ou bien sans aucune propagande destinée à prolonger suffisamment cet écho, elles risquent souvent de se réduire vite en de simples changements de façade sans portée pratique.

Le grand moyen de balayer les atavismes et de secouer l'apathie populaire consiste donc à provoquer et entretenir, par des organisations appropriées, des élans chaleureux dans l'âme de la masse.

C'est ici qu'il faut dire quelques mots du rôle joué jusqu'ici par la presse annamite. S'attribuant la mission d'éduquer le peuple et de contribuer à "construire le nouvel Annam", elle a obtenu des résultats sans doute non négligeables. Mais, obligée de satisfaire à un public qui demande sans cesse qu'on l'entretienne des choses nouvelles, elle doit se détourner systématiquement de plusieurs questions d'importance primordiale mais n'intéressant pas "le lecteur". D'ailleurs, son action ne touche qu'à une minorité instruite des villes, et nécessite, pour atteindre aux couches plus profondes de la société, une diffusion préalable de l'instruction. Pour le moment, les mouvements créés quelquefois par l'organe des journaux ne peuvent arriver que bien amortis jusqu'à la masse de nos paysans. Or, il ne faut jamais perdre de vue que la résistance la plus effrontée, opposée à toutes les réformes administratives ou autres, vient de cette grande partie de la population.

Pour ébranler les tares enracinées dans le peuple, on doit songer à créer

des forces spirituelles et sentimentales nouvelles. Par une propagande directe et organisée, on doit préparer le peuple à faire siennes des réformes qu'on veut lui imposer. Des organismes, d'initiative gouvernementale ou privée peu importe, mais de caractère extra administratif, se formeraient autour des formules précises. Par leurs ramifications multiples ils devraient tendre à atteindre l'individu et mettre son âme en diapason avec les mouvements de réforme créés. On a vu en France et dans les autres pays de l'Europe, des sociétés pour lutter contre les taudis, contre l'alcoolisme, pourquoi ne voit-on pas chez nous des associations luttant pour l'épuration de nos mœurs ? Des préjugés, des usages surannés ne sont-ils pas assez nuisibles à la vie de notre peuple pour mériter un tel effort de la part de son élite ? Actuellement, nous assistons à l'éveil de l'amour de l'action dans l'âme des jeunes annamites, plutôt que de laisser cette énergie naissante s'étioler dans des discussions stériles et dans une inaction énervante, ne vaudrait-il pas mieux la canaliser et la diriger contre ces ennemis de tous, l'ignorance et la routine ?

*
*
*

Quand Mussolini a installé le gouvernement fasciste en Italie, il voulut que ses réformes fussent basées sur la réalité

et que leur effet se prolongeât au-delà d'une convulsion passagère et il fonda l'école de propagande fasciste de Milan ; lors de l'avènement de Hitler, on a entendu parler de la "synchronisation" de toutes les âmes allemandes, et il n'est pas jusqu'au petit Portugal de Salazar qui n'ait songé à se doter d'une avant-garde de jeunes chargée de faire pénétrer les innovations jusque dans l'âme du peuple. Laisant de côté leur point de vue politique, de ces dictatures modernes, retenons une méthode de travail : l'initiative des réformes peut émaner d'en haut, d'un gouvernement ou d'une élite agissante, mais ces réformes ne peuvent durer et produire des effets utiles que si elles répondent à des besoins profonds éprouvés ou créés dans la masse. Les lois et les règlements les mieux faits, les plans les mieux édifiés, réduits à eux-même, ne sont que des cadres vides, ce sont les croyances des hommes qui leur donnent un contenu véritable. Ces croyances qui se concrétisent dans les mœurs, coutumes, usages ou pratiques, résistent à tous les pouvoirs politiques, et à toutes les autorités passagères. Une propagande organisée et méthodique réussit, cependant, à les façonner si, vainquant l'inertie et la méfiance, elle réussit à soulever un enthousiasme général à travers les âmes.

VU-VAN-HIÊN

L'abondance de nos articles nous oblige à renvoyer au prochain numéro (qui paraîtra le 1^{er} Octobre) la suite des récits de Nguyễn-Tiên-Lang :
LE NOUVEAU VISAGE DE HUÊ et CONNAISSANCE DE LA FORÊT

Une vie nouvelle

(Conférence faite à la Société d'Enseignement Mutuel de Hanoi)

(suite) (1)

par NGUYỄN-TIÊN-LÃNG

Le peuple chinois ne sait qu'une chose : depuis des siècles il a vécu dans les règles confucéennes, selon la morale confucéenne, et cette doctrine lui a toujours assuré une vie paisible et calme. Qu'on vienne lui assurer maintenant que les us et coutumes millénaires ont été une entrave à son développement, l'ont fait rejeter en quelque sorte en marge du monde moderne et de l'évolution générale, il demeure perplexe, incertain, car il ne sait pas encore apprécier la modernisation, et sans les tentatives de quelques hommes de culture occidentale qui essaient de changer l'ordonnance de cette vie conforme au « patriarcat », il ne se serait même pas aperçu qu'il évoluait pour ainsi dire en dehors du progrès.

Les hommes de la nouvelle génération, formés par la culture occidentale se heurtent dans leurs tentatives de modernisme, à deux obstacles qui sont l'immensité de la Chine et l'absence ou la rareté de moyens rapides de communication, d'une part, et de l'autre la centralisation des pouvoirs politiques et administratifs, même si cette centralisation existe en théorie plutôt que dans la réalité.

Depuis l'avènement de la République, les hommes politiques s'imaginant que, sans transition, par un simple effet de sa volonté, on peut passer de l'ancienne civilisation asiatique aux formes de vie de l'Europe moderne, ont entraîné la Chine dans un quart de siècle d'erreurs et de désordres provenant de ce que les dirigeants et le peuple ne parlaient pas la même langue.

Par un heureux hasard, Chang Kai-Shek, à la faveur d'événements récents, découvrit que d'anciennes méthodes d'administration, d'anciennes règles de vie, ramenées au jour et appliquées à des cas actuels, donnent souvent de meilleurs résultats que les méthodes modernes.

Partant de là pour élaborer une doctrine générale s'appliquant à des faits plus étendus, Chang fut conduit à l'idée du mouvement en faveur de la vie nouvelle.

« Le mouvement en faveur d'une vie nouvelle n'a pas été spontané. Il est né de l'expérience, acquise au cours de la longue et difficile campagne contre les armées communistes qui avaient conquis un certain nombre de districts dans l'ouest de la province de Hopeh. Le général Chang Kai-Shek, qui dirigeait les opérations militaires contre les rouges, avait dû instituer le blocus économique de la région occupée par leurs forces, pour les battre et les disperser. Il se rendit probablement compte que les habitants des districts n'étaient pas suffisamment protégés et que les forces militaires centrales et provinciales, ne pouvaient le faire effectivement à elles seules. Il suggéra au Gouvernement Central l'adoption d'une mesure de sécurité en vigueur du temps de l'empire : le *pao chia*.

« Qu'était le *pao-chia*? C'était une garantie collective d'un certain nombre de districts pour le maintien de la sécurité dans les limites de leurs territoires. Les notables étaient responsables vis-à-vis des sous-préfets qui les administraient. Ils étaient assurés de la collaboration des chefs des familles qui étaient bien renseignés sur le genre de vie de chacun de leurs membres, connaissances indispensables pour pouvoir assurer la sécurité locale dans un pays où l'état-civil n'existe pas d'une façon satisfaisante et où les travaux de recensement ne sont pas toujours régulièrement effectués... Les notables responsables avaient tout intérêt à signaler aux mandarins tout ce qui pouvait troubler la paix locale, quand ils ne pouvaient ou ne voulaient intervenir. Le système du *pao-chia* avait favorisé les relations entre les districts dont tous les hommes en état de manier une arme quelconque s'organisaient, dans le Sud de la Chine notamment, en associations défensives contre toute attaque possible des bandits. Evidemment, c'est un système primitif, mais il a été souvent employé dans les colonies étrangères avant leur complète subjugation. Quoiqu'il en soit, et si efficaces

(1) Voir Nam-Phong du 1^{er} Juillet au 1^{er} Septembre 1934.

qu'en puissent être les résultats, il ne peut être que d'une application temporaire.

« Le pao-chia a été remis en vigueur au Kiangsi, où les communistes opposent encore, au moment où nous écrivons ces lignes, une résistance acharnée aux colonnes d'attaque du général Chang Kai Shek; et dans d'autres provinces, où les chefs militaires qui les gouvernent ont jugé ce système moins coûteux et plus efficace que l'emploi des forces militaires. Là, où l'éducation civique des habitants des districts, entreprise par le parti nationaliste, n'est pas terminée, il est beaucoup plus compréhensible que les méthodes modernes d'administration. N'ignorant pas toutes ces circonstances, et connaissant la mentalité de la grande majorité des habitants qui n'a guère évolué, le général Chang Kai Shek les exhorta, dans des proclamations retentissantes à la pratique des vertus, insistant auprès des chefs civils et militaires et de tous ceux qui occupent un poste officiel pour donner le bon exemple. Ce n'est que dans la première quinzaine de mars qu'il se plaça résolument à la tête du mouvement en faveur d'une vie nouvelle, mouvement accueilli avec enthousiasme dans tous les milieux officiels. On s'y est immédiatement occupé de former des sociétés de vie nouvelle » (1).

La *Tribune* de Changhaï analysant ce mouvement, déclare que l'idée initiale de Chang n'a pas été ce mouvement d'une vaste envergure, et que ce sont les événements qui, dépassant le dictateur alors qu'il faisait simplement une expérience sociale sur une petite échelle, l'incitèrent à étendre celle-ci à toute la nation.

La première fois que Chang parla en public du « mouvement en faveur d'une vie nouvelle », ce fut à Nan Tchang. Il glorifia la beauté de la vie simple réglée suivant les principes de la morale et de la vertu. Il disait : « Si le peuple chinois désire la reconstruction nationale, il faut d'abord que chaque individu veuille réformer son caractère propre et sa propre existence quotidienne. La plupart des Chinois mènent actuellement une vie qui non seulement est inutile, mais encore nuisible à leur corps comme à leur esprit ». Et Chang reprend des idées qu'il a souvent développées naguère, sur la honte qui rejaille sur toute la nation chinoise du laisser-aller, de la malpropreté, de la négligence, du débraillé de certains Chinois — Chang déclare : « Ceux-là qui

négligent leur propre corps, vivent dans le désordre, sont intellectuellement et physiquement indignes d'avoir une part dans le travail de rénovation de la nation. Cela est hors de doute, car il faut que chacun commence par sa rénovation personnelle et familiale, en partant des plus petits détails, pour que la nation ait la force de parvenir à un redressement ». Et Chang recommande la pratique des vertus cardinales : *lǐ, nghĩa, liêm, sĩ*.

C'est ce discours qui déclencha l'immense mouvement dont le succès s'affirma au moment même où Chang écrivait encore à Wang Tching Wei pour lui rendre compte de son « expérience » et en proposer l'intégration dans un plan général de propagande, une proclamation à la nation.

Le gouvernement n'eut qu'à donner la consécration officielle à ce succès, et un congrès fut tenu à Nankin en présence du Président du Yuan exécutif, de plusieurs ministres et de plusieurs hauts dignitaires, exaltant publiquement les idées que Chang Kai Shek a contribué à rendre populaires et à faire mettre en pratique.

* * *

Tel est l'évènement récent qui, en Chine, mérite de retenir notre attention. Je m'excuse, Messieurs, si le propos que je lui ai consacré a pu vous paraître long ou ennuyeusement abstrait. Je serai heureux qu'on veuille seulement lui reconnaître la qualité d'être un exposé objectif et impartial, étayé sur une documentation qui n'est pas suspecte de se composer d'un seul son de cloche, car plusieurs publications de sources différentes m'ont servi à suppléer à l'immense lacune que je me reconnais : celle, en vous parlant de la Chine, de vous entretenir d'un pays que je ne connais qu'indirectement.

Et cependant je vais encore vous parler d'autres pays que je n'ai pas visités. Mais qu'importe si leur exemple recèle pour nous quelques enseignements ? Passons donc au Japon, le pays qui a le plus réussi dans sa modernisation, et cela grâce justement à l'esprit d'héroïsme, de chevalerie qui a sa source dans l'histoire nipponne.

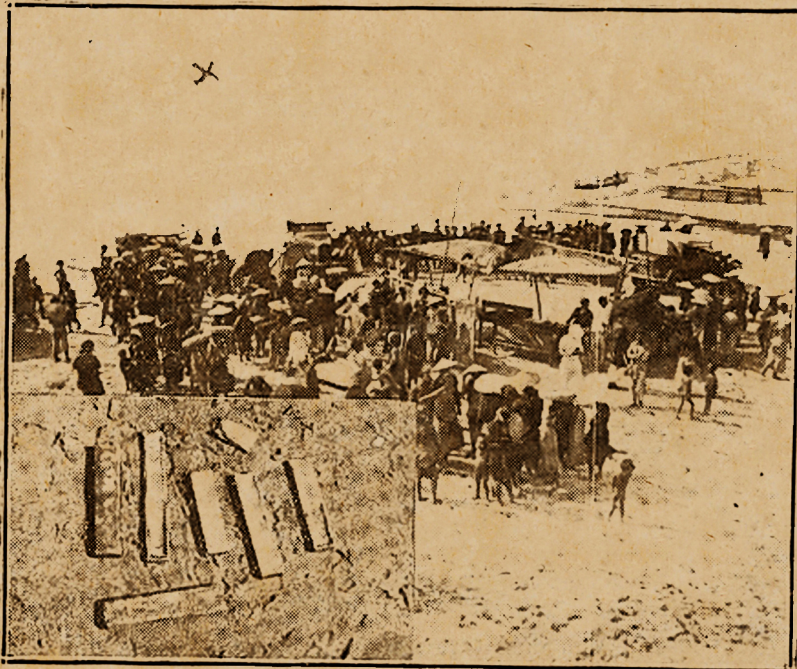
La vie nouvelle du Japon ne fut pas du tout obligée d'être une répudiation des règles autrefois en honneur. Au contraire, elle tire de ces règles la force de ses cadres, et elle n'a eu qu'à les adapter à l'évolution mondiale.

(1) D'après la *Revue Nationale chinoise*.

Gương thanh niên nước nhà: M. Phạm Duy Khiêm



M. Phạm Duy-Khiêm là con trai ông Phạm Duy-Tồn, là người Việt-Nam thứ nhất tốt-nghiệp trường Cao-đẳng Sư-phạm bên Pháp. Báo « *Avenir du Tonkin* » có viết một bài dài ngợi khen ông là « một nhân-tài xuất-sắc của nước Nam.»



Thiên-hạ đến xem mỏ vàng ở Săm-son — Dấu (X) là nơi mỏ được vàng, miệng ruộng ở góc là máy thổi vàng thổi bạc

Kinh ảnh Trung-Bắc Tân-Văn

Việc mò vàng ở Sầm-sơn



Hội-dồng cân các thỏi vàng để đem sang bên kho bạc.
 Ngồi giữa là quan Tổng-dốc Nguyễn Bà-Trác
 Bên phải là quan An-sát — Bên trái là quan Bố-chánh
 Các thỏi vàng thỏi bạc đem bày cả trên bàn



Các quan chức đang đặt cuộc điều-tra

Le peuple japonais possède un esprit chevaleresque, une véritable religion de l'honneur, qui, à bien des égards, ressemble au « *lễ, nghĩa, liêm, si* » (courtoisie, droiture, désintéressement, fierté) que Charfng kai Shek recommande. Peut-être même le surpasse-t-elle, cette doctrine japonaise du Bushido dont un Japonais notoire, le professeur Inazo Nitobé, nous montre ainsi qu'il suit le rôle dans la vie nouvelle du Japon :

.. « On a dit que le Japon avait vaincu la Chine dans la dernière guerre avec les fusils de Murata et les canons Krupp ; on a dit que la victoire avait été l'œuvre d'un système d'éducation moderne ; mais ce sont là moins que des demi-vérités. Est-ce que jamais un piano, fût-ce le meilleur des instruments d'Erard ou de Steinway, pourrait se mettre soudain à jouer les Rhapsodies de Liszt ou les Sonates de Beethoven sans la main d'un maître ? Ou bien, si les canons gagnent les batailles, pourquoi Louis Napoléon ne battit-il pas les Prussiens avec sa mitrailleuse, ou pourquoi encore les Espagnols, avec leurs Mausers, ne défirèrent-ils pas les soldats des Philippines, dont les armes ne valaient guère mieux que de vieux Remingtons ? Inutile de répéter ce qui est devenu un lieu commun, à savoir : que c'est l'esprit qui vivifie, et que, sans lui, le meilleur des engins n'a que peu de valeur. Les plus perfectionnés des fusils et des canons ne tirent pas tout seuls ; le système d'éducation le plus moderne ne fait pas, d'un lâche, un héros. Non ! Ce qui gagna les batailles sur le Yalu, en Corée et en Mandchourie, ce furent les esprits de nos pères morts, guidant nos bras et palpitant dans nos cœurs. Ils ne sont point morts, ces fantômes, les esprits de nos ancêtres guerriers. A ceux qui ont des yeux pour voir, ils sont nettement visibles ! Grattez un Japonais aux idées les plus avancées, et vous trouverez un samourai. Le grand héritage d'honneur, de valeur et de toutes les vertus martiales est, comme l'exprime excellemment le Professeur Cramb : « un simple dépôt en nos mains, le fief inaliénable des morts et des générations à venir » ; et le présent nous somme de garder cet héritage, de ne pas retrancher un iota de son ancien esprit ; quant à l'avenir, il nous sommera d'en élargir le domaine de manière à l'étendre à toutes les voies et à toutes les relations de la vie.

« Il avait été prédit — et ces prédictions ont

été corroborées par les événements du demi-siècle dernier — que le système moral du Japon féodal, comme ses châteaux et ses armures, tomberait en poussière et que, tel le Phénix, de nouvelles éthiques en renaîtraient, pour conduire le nouveau Japon sur les voies de son progrès. Si désirable et probable que soit l'accomplissement d'une telle prophétie, nous ne devons pas oublier qu'un phénix ne renaît que de ses propres cendres ; que ce n'est pas un oiseau de passage ; et qu'il ne vole pas non plus avec des ailes empruntées à d'autres oiseaux « Le royaume de Dieux est en vous ». Il ne vient pas en roulant du faite des montagnes, si élevées soient-elles ; il ne vogue pas à travers les mers, si vastes soient-elles. « Dieu, dit le Coran, a donné à chaque peuple un prophète dans sa propre langue. » Les semences du Royaume, tel qu'il était garanti, conçu par l'esprit japonais, ont fleuri dans Bushido. Maintenant, les jours de la plante sont comptés — avant fructification complète, malheureusement — et nous nous tournons dans toutes les directions à la recherche d'autres sources de douceur et de lumière, de force et de réconfort ; mais rien n'a encore paru qui ait pu prendre la place du Bushido. »

Méditons encore cette autre page magnifique : « Le Bushido, en tant que code indépendant de morale, peut disparaître ; mais son pouvoir ne périra pas sur terre ; ses écoles de prouesses martiales ou d'honneur civique peuvent être démolies, mais sa lumière et sa gloire survivront longtemps à leurs ruines. Comme sa fleur symbolique après sa dispersion aux quatre vents, il enchantera encore les humains avec les parfums dont-il saura enrichir la vie. Dans bien des siècles, alors que ses coutumes auront à jamais péri et que son nom même sera oublié, ses senteurs viendront flotter dans l'air comme venues d'une lointaine, d'une invisible colline. « The way-side gaze beyond » ; — alors, comme dans les beaux vers du poète Quaker :

*Le voyageur perçoit la délicieuse sen-
[sation
D'une douceur-toute proche ; il ne sait
[pas d'où elle vient :
Et, s'arrêtant, le front nu,
Il reçoit la bénédiction de la brise.*

NGUYỄN-TIÊN-LANG

[à suivre]